

A close-up portrait of a woman with shoulder-length, wavy brown hair and light-colored eyes. She is wearing a dark blue top and a thin necklace. The background is a soft, out-of-focus grey.

AUDREY
SAUVAJON

La tête haute

LE COMBAT DE
LA MÈRE DE MARIN

Flammarion

AUDREY SAUVAJON

La tête haute

Le 11 novembre 2016, Marin a tout juste 20 ans lorsqu'il est sauvagement agressé après avoir défendu un couple qui s'embrassait sur le parvis de La Part-Dieu à Lyon. Frappé à la tête si violemment qu'il semble irrémédiablement condamné. Miraculeusement sauvé la nuit qui a suivi l'agression par un neurochirurgien audacieux, le combat pour faire renaître Marin n'en est pourtant qu'à ses prémices.

Sa mère, Audrey, animée par un sens du devoir exacerbé et un instinct maternel à toute épreuve, nous livre ici un témoignage puissant. Elle raconte comment elle a décidé de défier le pronostic extrêmement pessimiste du corps médical et de tout mettre en œuvre pour sauver son fils. L'honnêteté et la pudeur de son récit montrent la manière dont l'énergie de Marin et la sienne sont entrées en combustion pour gagner un combat qui semblait vain. Elle a pris le pari de suivre son intuition, de braver les consignes médicales et de tenter des thérapies qui se sont révélées des succès. Et surtout, elle a cru en Marin et en sa volonté de vivre à tout prix.

Audrey Sauvajon est la maman du jeune Marin, agressé à Lyon pour avoir pris la défense d'un couple s'embrassant. Elle a créé l'association «La tête haute je soutiens Marin» pour venir en aide aux personnes victimes d'un traumatisme cranio-cérébral ainsi qu'à leurs proches et soutenir la recherche médicale sur le cerveau.

La tête haute

Audrey Sauvajon

La tête haute

Flammarion

Tous droits réservés
© Flammarion, Paris, 2019
ISBN : 978-2-0814-7352-2

À mon époux, à mes enfants

SOMMAIRE

<i>Introduction</i>	11
Chapitre 1. Mon monde bascule	17
Chapitre 2. La première opération et le lendemain	29
Chapitre 3. L'aventure Facebook et les premiers soutiens	51
Chapitre 4. L'enquête, les démarches juridiques	61
Chapitre 5. 15 jours de coma	65
Chapitre 6. Début de la phase de réveil	91
Chapitre 7. Soutien psychologique	99
Chapitre 8. Fin de réanimation	113
Chapitre 9. 4 jours de calme	131
Chapitre 10. Le SRPR (service de Rééducation post-réanimation)	135
Chapitre 11. Arrivée en centre de rééducation ...	143
Chapitre 12. Premières inquiétudes	147
Chapitre 13. Redevenir mère de trois enfants	155
Chapitre 14. Améliorations et déconvenues	159
Chapitre 15. Chercher une autre structure	169

LA TÊTE HAUTE

Chapitre 16. Léger contretemps	183
Chapitre 17. Chocolat	187
Chapitre 18. Un nouveau départ	195
Chapitre 19. La rencontre avec le pape	213
Chapitre 20. Le procès	223
Chapitre 21. Solidarité	249
Chapitre 22. Moments à part	261
Chapitre 23. Un livre pour témoigner et donner espoir	267
Chapitre 24. Une autre vie, évolutions	277
Chapitre 25. Destin et rencontres	291
<i>Remerciements</i>	297

INTRODUCTION

Le 11 novembre 2016, mon fils Marin venait tout juste d'avoir 20 ans. Il répétait souvent que cette année se révélerait pour lui une année exceptionnelle, comme on dit d'un grand vin... Nous sommes une famille de bons vivants, et chaque fois l'analogie nous faisait rire. Nous avions d'ailleurs prévu de nous retrouver en famille au cours de ce week-end prolongé pour partager la bouteille de Cornas que j'avais choisie pour l'occasion, une bouteille de vingt ans... elle aussi.

Traditionnellement depuis plus de cent ans, chaque 11 novembre, la France célèbre l'anniversaire de la signature de l'armistice de 1918. Ce jour-là, nous rendons hommage à tous ces hommes qui sont partis combattre dans des conditions extrêmement dures, à ces poilus courageux, à ces gueules cassées pour qui reprendre une vie normale après la guerre n'a rien eu d'évident. Nous pensons alors que nous sommes chanceux de ne plus vivre en temps de guerre ; aujourd'hui, une mère ne craint plus de perdre un fils, un frère ou un mari dans les tranchées.

Or, le 11 novembre 2016, en début de soirée, le hasard a voulu que Marin passe, lui aussi, du côté des « gueules cassées », victime d'une autre forme de guerre, la guerre contre l'intolérance et l'obscurantisme. Pour lui comme pour toute notre famille, ce jour n'est plus synonyme de souffrances anciennes ni de conflits révolus, il est le commencement du combat, il est la déclaration de guerre.

Dans *Le Progrès de Lyon* du 12 novembre, on pouvait lire le titre suivant : « Sauvagement agressé après avoir défendu un couple qui s'embrassait ». Un énième fait divers odieux dans un court article sur un coin de page pour tous les lecteurs, l'épisode tragique qui a fait basculer nos vies. Celle de Marin, bien sûr, mais aussi la mienne, car du jour au lendemain, cette vie que j'avais petit à petit réussi à structurer et qui allait à présent de soi se brisa net. La paisible harmonie familiale, les études universitaires reprises sur le tard qui avaient enfin porté leurs fruits..., tout cessa. Et notre quotidien bascula subitement dans le cauchemar. Nous sommes passés de la vie normale d'avant l'agression à la vie d'après, à celle d'une lutte sans relâche.

L'agression de Marin a été pour nous tous un véritable traumatisme. Physique et psychologique pour Marin, car il a été attaqué sauvagement et a souffert d'un gravissime traumatisme crânien. Psychologique pour moi, car je me suis trouvée confrontée à quelque chose d'impensable : la mort possible de mon fils. J'allais devoir faire face, résoudre des problèmes qui ne relevaient pas de mon univers mais d'un domaine totalement obscur pour moi – celui de la neurochirurgie –, et prendre des décisions fondamentales concernant mon fils qui était pourtant adulte.

INTRODUCTION

Durant des semaines, le pronostic vital de Marin est resté engagé. Le lendemain de l'agression, on nous a même demandé de lui dire au revoir, et tout aurait dû s'arrêter là. Mais la réalité a été autre. Malgré le pronostic extrêmement pessimiste établi après l'agression, aujourd'hui, plus de deux années ont passé et Marin est toujours parmi nous : il ne court pas, mais il marche ; il parle lentement mais il parle ; il a retrouvé son sens de l'humour et plaisante volontiers ; il pense et réfléchit avec sagesse ; il écrit et nous relisons derrière lui ; il vit seul avec beaucoup d'aides ; il est actif sur les réseaux sociaux et anime en partie sa page Facebook ; il donne des coups de main au siège de l'association. En revanche, ses perspectives de bonheur aux côtés de sa petite amie se sont envolées, on ignore encore s'il pourra un jour reprendre ses études, jouer au football est pour lui inenvisageable et qui sait s'il s'amusera à nouveau avec ses copains comme avant... Mais il est ici et il est vivant.

Ces derniers mois, il me semble avoir fait un travail d'ethnologue. Les jours et les mois qui ont suivi l'agression, j'ai tenté de prendre du recul, d'observer le corps médical, d'être à l'affût des réactions de Marin, de faire preuve du bon sens le plus élémentaire ; j'ai pris des notes – beaucoup de notes – et j'ai essayé de tirer les bonnes conclusions pour aider mon fils à « renaître ». Marin avait beau être dans un sale état, je n'étais pas le genre de mère à me laisser impressionner par les blouses blanches. Je les respectais, bien sûr, mais je ne prenais pas toutes leurs affirmations et déclarations pour argent comptant.

Cette lutte que j'ai entreprise et que je continue de mener, je n'aurais pas pu la conduire en solitaire. Pour

affronter vents et marées, un équipage s'imposait. Si je suis à l'initiative de la plupart des choix qui ont été faits pour Marin, j'ai été soutenue et accompagnée par mon mari, Nicolas, par le père de Marin, Florian, par Anne, qui me seconde à l'association, par Clémentine, la petite amie de Marin avant l'agression, par l'extraordinaire D^r Afif (seul neurochirurgien à avoir le droit de toucher au cerveau de Marin !), sans oublier les milliers d'amis Facebook et Instagram qui encouragent Marin quasi quotidiennement. Tous m'ont fortifiée. Ma détermination et mes convictions intimes, parce qu'elles ont été accompagnées de ces soutiens indéfectibles, m'ont permis de rebondir comme je l'ai fait après le traumatisme que nous avons vécu.

Mais celui qui m'a le plus aidée, évidemment, c'est Marin lui-même ; nos efforts conjugués sont entrés en combustion pour produire l'énergie nécessaire à gagner un combat qui semblait vain.

Je suis d'une nature timide, mais le choc m'a permis de me découvrir une force restée jusque-là assez discrète. Je crois pouvoir dire aujourd'hui que l'alliance de mon sens du devoir, de mon caractère insolent et rebelle, de mon instinct maternel à toute épreuve, de la volonté de vivre inaltérable de Marin, du lien exceptionnel qui nous unit tous les deux et du soutien sans faille de mon entourage a rendu possible la résilience. Sans la conjonction de ces facteurs, je n'aurais pas pu refaire surface ni puiser en moi les ressources physiques, intellectuelles et instinctives nécessaires pour accompagner Marin dans cette lutte contre la fatalité.

INTRODUCTION

Quant au travail que j'effectue depuis deux ans avec un psychologue, il m'a aidé à comprendre mes émotions, à les contrôler et m'a permis de mener mon combat selon mes convictions. Dans un premier temps, j'ai refusé l'idée de la mort annoncée de Marin et rejeté la fatalité. Boris Cyrulnik, que je me suis empressée de lire dans les jours qui ont suivi l'agression de Marin, dit que l'« on a dans le cerveau un degré de liberté que personne ne pourra nous prendre ». Instinctivement, viscéralement, j'ai tenu à conserver ma faculté de jugement ; j'ai préféré constater les améliorations plutôt que d'accepter les prévisions morbides. C'est ainsi que dans un deuxième temps, j'ai suivi mon intuition et tenté des thérapies qui se sont révélées pour certaines des succès. J'ai cru en Marin et en sa volonté de vivre à tout prix.

Je veux, grâce à ce livre, vous raconter ce cheminement aux côtés de Marin mais aussi face à moi-même, celui-là même qui m'a fait choisir la beauté du ciel bleu plutôt que la tristesse des néons de l'hôpital, la résilience plutôt que l'abattement. J'espère être parvenue à dépasser le simple témoignage afin d'aider les lecteurs à se libérer de leur éventuel trauma en partageant mon expérience, et à s'extraire de leur agonie psychique pour aller vers la résilience.

« Audrey a une grande force de caractère. Très jeune, elle a dû faire des choix importants, parfois envers et contre tous »

Nicolas, le mari d'Audrey

Chapitre 1

MON MONDE BASCULE (11 novembre 2016)

« C'est Marin, c'est grave ! »

Je me réveille doucement d'une sieste tardive et, à ces mots, j'ai l'impression qu'une décharge électrique traverse mon corps.

Je bondis hors de mon lit et mon époux me répète « c'est Marin, c'est grave ».

Mon portable était resté dans la cuisine, à côté de Nicolas. Il a d'abord sonné une première fois, et mon mari a vu le nom de Marin s'afficher. Comme il ne s'agissait pas de son portable et qu'il était en train de cuisiner, il n'a pas répondu et ne s'est pas inquiété de cet appel. Mais le téléphone s'est remis à sonner et il s'en est alors étonné. Rapidement, il s'est essuyé les mains et a décroché. Au bout du fil, Clémentine, complètement paniquée, lui explique que Marin a été agressé, qu'il est très mal en point et qu'il a perdu connaissance, qu'il a convulsé et que ses oreilles saignent. Je me souviens avoir entendu Nicolas lui répondre : « Je vais lui dire. »

LA TÊTE HAUTE

La porte de ma chambre s'est brusquement ouverte et mon mari m'a dit : « C'est Marin, c'est grave ! »

« J'étais inquiet, bien sûr, mais j'ai essayé de garder la tête froide »

Nicolas, le mari d'Audrey

Debout, je cherchais à avoir des détails. Il ne savait rien de plus, juste que c'était grave. Comme un automate, je me suis habillée et j'ai commencé à préparer mon sac.

« J'ai eu l'impression qu'Audrey s'était branchée en mode "instinct de survie". À ce moment-là, le temps s'est suspendu... pour elle, pour nous, pour moi »

Nicolas, le mari d'Audrey

J'étais prête à partir pour rejoindre Marin. J'avais rassemblé mes affaires : batterie de téléphone et de tablette, mouchoirs, livre et bouteille d'eau. Je m'apprêtais à partir comme lorsqu'on emmène son enfant aux urgences et qu'on pense y passer 5 ou 6 heures. Mais où devais-je aller ? Je l'ignorais. J'ai appelé le 18. Très innocemment, j'ai pensé qu'on m'indiquerait l'hôpital et le service où je devais me rendre. *À question simple, réponse simple.* Il n'en a rien été. On ne donnait pas ce genre d'information. « Vous plaisantez, ai-je dit, je suis sa mère. Je sais qu'il a été agressé ; je vais vous dire son nom. » « Écoutez, madame, je ne peux pas vous en dire plus pour l'instant, je vous rappelle. » Le

pompier n'a pas manqué de me rappeler deux minutes plus tard : « Nous ne savons pas encore où il sera transféré. Les secours sont toujours sur place, et pour le moment votre fils n'est pas transférable, ils tentent de le stabiliser. » Pas transférable ! Je prenais conscience que c'était très sérieux, que son état était grave et que je devais me rendre à ses côtés au plus vite. Quelles étaient ses lésions ? Faisait-il une hémorragie ? Rien, je ne savais rien. Mais pas question de paniquer ou de perdre mes esprits. Il m'appartenait d'être lucide, concentrée et efficace.

Comme j'étais incapable de conduire, j'ai décidé de prendre les transports en commun ; l'arrêt de tram le plus proche se trouvait à 150 mètres de chez moi. Fonctionnerait-il un 11 novembre ? Je me suis retrouvée dans la rue, avec mes affaires, ignorant où me rendre pour retrouver mon fils qui venait d'être agressé. Mon mari, lui, était resté à la maison avec nos filles, Irène et Anaïs. Pas de tram avant 20 minutes. Je décidais de rejoindre à pied la station de métro la plus proche. J'essayais de courir, mais le souffle me manquait tant je pleurais. J'avais comme un parpaing sur la poitrine qui m'empêchait de respirer et mes jambes ne me portaient plus. Et pourtant, il fallait que j'y arrive.

J'avais beau savoir que la situation était alarmante et être mue par un sentiment d'extrême urgence, au fond de moi, je pensais néanmoins, *non, ce n'est pas possible, ça ne peut pas s'arrêter, la vie ne peut pas s'arrêter comme ça*. Comment accepter une telle fatalité ? C'était inconcevable.

J'étais si essoufflée que je me suis résolue à attendre le tram à l'arrêt suivant. Les gens autour de moi, me voyant si

affligée, me regardaient bizarrement. Mon téléphone entre les mains, totalement sous le choc, je pleurais sans discontinuer. Mes idées se bousculaient et une grande confusion m'habitait. Un questionnement continu m'envahissait : *Que s'était-il passé ? Qu'avait-il fait ? Allait-il mourir ? Dans quel état allais-je le découvrir ? Comment faire pour le retrouver ?*

C'était un peu comme être propulsé sur des montagnes russes : j'oscillais de l'incrédulité à la conscience de la gravité absolue de la situation.

Les images s'enchaînaient, et des flashes aussi : le jour où j'ai su que j'étais enceinte de Marin, sa naissance, son premier sourire, son rire... J'ai 18 ans, et Marin bouleverse ma vie. À l'âge de l'insouciance, il s'invite pour m'offrir une dose d'amour et de soucis que n'avaient pas mes copines. Je repasse en revue toutes ces années, les Noël, les anniversaires, parfois tous les deux, les disputes aussi de temps en temps... Je me suis tellement émerveillée de le voir grandir, je l'aime tant... ; je n'arrivais pas à me dire que tout cela pouvait se terminer ainsi.

Le tram est enfin arrivé et m'a déposée devant la station de métro. Un nouvel appel téléphonique des pompiers m'a alors avertie que Marin allait être transporté à l'hôpital Édouard-Herriot pour passer un scanner en urgence. Je n'avais que quatre stations de métro à parcourir, c'était très rapide, je pouvais m'y rendre en 10 minutes.

À mon arrivée à l'hôpital Herriot, j'ai découvert un lieu ancien, délabré. C'était une espèce de centre de tri de patients où les urgences étaient très mal indiquées. Il m'a fallu parcourir un vrai dédale pour les atteindre. J'ai

expliqué à un membre de l'équipe médicale que mon fils avait été agressé à La Part-Dieu et transporté ici même par les pompiers. Je pensais que Marin était déjà sur place, puisque j'avais eu le temps d'arriver. Mais il n'était pas encore là. L'homme a bien vu que je n'en menais pas large et m'a expliqué que les secours devaient certainement rouler très lentement pour lui éviter le moindre choc.

Le soignant m'a demandé le prénom de mon fils. « Marin. » S'adressant à un collègue, il demande : « C'est l'urgence qui nous arrive ? C'est quoi le prénom ? Sa maman cherche un Marin. » « Non, celui qui nous arrive s'appelle Maxime. » Et là, durant un quart de seconde, je me suis dit *Je le savais bien qu'ils se trompaient tous*. Une chose pareille n'avait pas pu arriver, *Je vais juste rentrer chez moi, simplement, et rien n'est arrivé à Marin*. Le soignant m'a alors expliqué que des erreurs se produisaient parfois lors de l'enregistrement des prénoms. « Vous êtes ici et nous n'avons qu'une seule urgence en provenance de La Part-Dieu dans un état grave pour un scanner, il s'agit forcément de votre fils. »

Pendant ce temps, le papa de Marin était en route pour Lyon. Il arrivait de la Drôme à vive allure.

Les équipes médicales m'ont accompagnée dans la salle d'attente et m'ont demandé de patienter. Je n'allais pas tarder à avoir plus d'informations sur Marin. Je m'apprêtais à m'asseoir au milieu de tout le monde mais un infirmier m'a dit « Non, pas ici, venez avec moi », et il m'a guidée vers une pièce juste à côté. La porte une fois ouverte, j'ai vu une petite table ronde et quatre chaises. « Patientez ici. »

J'ai regardé, terrifiée, la pièce. C'était comme dans les films : la petite pièce dans un endroit calme où on révélait le drame absolu. J'ai avancé de quelques centimètres, observé le lieu et me suis dit : *Si tu attends ici, la prochaine personne qui entrera dans ce bureau t'annoncera que Marin n'a pas survécu.* Je me suis entendue dire : « Non, je ne n'attendrai pas ici. » « Madame, a repris l'infirmier, attendez ici, croyez-moi, vous serez mieux. » J'ai refusé. Il me semble, avec du recul, pouvoir dire que c'est à ce moment-là qu'a commencé ma résistance. Il n'était pas question qu'on m'annonce la mort de mon fils.

J'ai exigé de voir Marin à son arrivée, mais on m'a expliqué que c'était impossible, qu'il s'agissait d'une urgence absolue. « Par où arrivera l'ambulance ?, ai-je demandé, j'attendrai, j'ai besoin de le voir. » « Ce n'est pas une bonne idée », m'a-t-on répondu. « Je ne resterai pas dans cette pièce à attendre, je me ferai toute petite, je ne vous dérangerai pas mais je veux le voir passer. » À mon air résolu, ils ont dû comprendre que je ne lâcherai pas et ils ont cédé : « Ils arriveront par ce sas-là. »

Je me mis en position de vigie non loin de l'endroit désigné ; j'étais frigorifiée. Assise par terre contre un radiateur, cette attente m'a semblé infinie. Au bout d'un moment, j'ai entendu une sirène, je me suis redressée et j'ai vu le sas s'ouvrir. On entendait de loin retentir les ordres de l'équipe médicale, « Dégagez, dégagez ». L'ascenseur avait déjà été appelé pour qu'il soit prêt à descendre Marin au scanner le plus rapidement possible.

C'est alors que j'ai vu Marin. Je me suis approchée de lui comme j'ai pu. Du sang coulait de ses oreilles et il était déjà intubé. Plus rien chez lui ne réagissait, plus rien ne bougeait. On aurait dit un cadavre. Un mort, un corps sans vie. Je l'ai accompagné sur quelques mètres jusqu'à l'ascenseur et je lui ai hurlé : « Marin tiens bon, t'as pas le droit de nous lâcher. Je te l'interdis, tu ne peux pas ! Je ne sais pas ce qui se passe, mais tiens bon ! » Et il est parti au scanner.

Quelques minutes après, son père est arrivé, accompagné de l'oncle et du grand-père de Marin. Je lui ai expliqué que j'avais vu passer notre fils et lui ai décrit à quoi il ressemblait. Nous avons pleuré, tenté de recouper les informations que nous avons, essayé de comprendre ce qui s'était passé. Au bout d'un quart d'heure, les équipes médicales nous ont annoncé qu'elles avaient pratiqué le scanner et que c'était très grave. Marin devait être transféré en urgence à l'hôpital neurologique Pierre-Wertheimer. Elles attendaient le feu vert.

Je ne comprenais pas pourquoi nous devons attendre. On me disait qu'il ne pourrait pas être pris en charge ailleurs, alors à quoi rimait cette attente ? « Eh bien, chargez-le et allons-y », ai-je proposé. « Non, nous devons attendre leur feu vert ; on ne peut pas partir sans l'autorisation de l'hôpital. » Pour moi, c'était incompréhensible. La moutarde me montait au nez. Je sentais la tension, le stress. Ayant vu l'état de Marin quelques minutes plus tôt, je me disais qu'il était impératif de faire vite.

En attendant, j'ai obtenu qu'on nous laisse entrer, son père et moi, dans la pièce où était Marin. Je lui ai parlé sans discontinuer ; je savais bien qu'il était dans le coma, inconscient, mais j'avais le sentiment qu'un flot de paroles pouvait l'empêcher de s'enfoncer et le maintenir un peu à la surface dans l'espoir qu'il se réveille. Florian aussi lui parlait. Nous lui demandions de s'accrocher : « C'est difficile, tu dois souffrir, ne pas comprendre ce qu'il t'arrive mais tiens bon, tout va bien se passer. Tu as une vie qui t'attend et elle ne s'arrêtera pas là. On t'aime, reste avec nous. Par pitié, reste avec nous ! » Nous pleurions beaucoup.

Quelques minutes plus tard, enfin, les équipes nous ont annoncé qu'elles avaient reçu l'aval de l'hôpital neurologique, que Marin allait être transféré et qu'il fallait que nous sortions pour ne pas perdre de temps. Nous avons obéi, mais cinq bonnes minutes plus tard, personne n'avait encore quitté cette pièce. Je les voyais parler calmement mais rien ne bougeait. Dans des circonstances comme celles-ci, cinq minutes semblent une éternité. Alors, je suis retournée auprès d'eux : « Excusez-moi, je pense que nous n'avons pas la même notion de l'urgence ; je ne sais pas ce que vous faites, mais il faut vous dépêcher là ! » La réponse de l'un d'eux me cloua le bec instantanément : « On est en train de préparer son transfert, si on ne respecte pas le protocole imposé dans une situation comme celle-ci, il peut mourir. » « Ok, ok, ai-je répondu un peu gênée, je vous laisse faire. »

L'ambulance est enfin partie et nous l'avons suivie en voiture, son père, son grand-père, son oncle et moi. Elle avançait à deux à l'heure. Jamais je n'oublierai ce trajet

qui m'a paru durer mille ans. Pour aller à l'hôpital neurologique, il fallait parcourir une immense avenue, l'avenue Lacassagne. Nous roulions extrêmement lentement pour suivre le rythme de l'ambulance. Nous avons atteint le comble de l'anxiété. Nous aurions aimé pousser le véhicule qui transportait Marin pour arriver plus vite, le faire accélérer. Cette attente était devenue insoutenable. Aujourd'hui, chaque fois que j'emprunte cette avenue, j'ai le cœur serré et je revis le trajet de cette nuit-là.

Il était 20 heures passées lorsque nous sommes enfin arrivés à Neuro. Je ne connaissais pas cet hôpital, mais là encore on se perdait. Une multitude d'accès se proposaient à nous, nous ignorions si nous étions autorisés à emprunter les mêmes voies que l'ambulance. N'oublions pas que c'était un jour férié, on aurait dit qu'il n'y avait personne. Seules les urgences très graves et les personnes déjà hospitalisées étaient prises en charge. Rien à voir avec les autres jours. On nous a indiqué une salle d'attente où nous étions censés attendre.

C'est alors qu'est apparu un homme qui s'est adressé à nous avec un fort accent étranger. J'ignorais s'il s'agissait du chirurgien ou d'un infirmier. Après quelques mots, j'ai compris qu'il s'agissait bien du neurochirurgien de garde qui allait opérer Marin. J'avais un peu de mal à saisir tout ce qu'il nous disait. L'angoisse, le stress me donnaient l'impression qu'il s'exprimait dans une autre langue, je me concentrais mais rien n'y faisait. Et là, je me suis dit *Mais ça va être la merde jusqu'au bout ? Rien ne va donc se passer correctement ?* Il nous a confirmé que c'était extrêmement grave et a ajouté : « Je vais l'opérer,

l'opération est indispensable, mais ce n'est pas parce que je vais l'opérer qu'il va survivre. » Évidemment, nous avons donné notre accord pour l'opération, la question ne se posait même pas. Voyant que nous étions en état de choc, le D^r Afif a pris le temps de nous expliquer ce qui se passait et a tenté de nous éclairer sur l'état de Marin. Mais moi, à ce moment-là, je n'en pouvais plus d'attendre... Je me fichais bien de ses explications, je voulais juste qu'il fasse son travail le plus vite possible. Il aurait bien le temps de nous faire un cours plus tard. Je manifestais une grande impatience et il l'a senti.

Aujourd'hui, je réalise combien ce neurochirurgien était doux par rapport à nombre de médecins que nous allions être amenés à côtoyer par la suite. Ce n'était pas un être froid et insensible ; il dégageait une humanité et une bienveillance rares. Nous avons eu une chance infinie de tomber sur lui car, compte tenu de l'état dans lequel est arrivé Marin, il aurait pu ne pas l'opérer.

« Quand on m'a appelé pour me décrire l'état de Marin, je ne pensais pas qu'il s'en sortirait. Il était Glasgow 3¹ sur 15 avec une mydriase bilatérale². Si je ne l'opérais pas, la probabilité qu'il meure dans les prochains jours était très

1. L'échelle de Glasgow détermine, en fonction de critères de réponse au niveau des réflexes des yeux et de la parole, dans quel état est le patient. L'échelle va de 3 (niveau le plus bas) à 15.

2. Une mydriase est une augmentation du diamètre de la pupille, signe annonciateur d'un arrêt cardio-circulatoire. Lorsque les deux pupilles sont dilatées et ne se rétractent pas à la lumière, c'est un signe de souffrance cérébrale importante.

MON MONDE BASCULE

élevée. On aurait dû le déclarer en état de mort cérébrale. Normalement, on n'opère pas les patients qui sont à ce stade, parce qu'il y a très, très peu de chances qu'ils s'en sortent. Et ceux qui survivent restent dans un état végétatif ou extrêmement handicapés. Quand on me demande pourquoi j'ai opéré Marin, je donne deux réponses : d'abord, il s'agissait d'un homme jeune (20 ans) et ensuite il a accompli un geste inhabituel que l'on voit trop rarement dans notre société. Je n'ai pas voulu rester dans mon bureau à ne rien faire, j'ai voulu lui donner une chance si minime soit-elle. Marin est entré au bloc à 21 h 30 et j'ai donné le premier coup de bistouri à 21 h 39»

D^r Afif

Chapitre 2

LA PREMIÈRE OPÉRATION ET LE LENDEMAIN (12 novembre 2016)

L'opération devait durer entre deux et trois heures. Nous nous sommes tous installés dans une salle d'attente un peu lugubre devant une superbe affiche incitant au don d'organes. J'ai détourné les yeux. Face à l'injustifiable, nous passions des pleurs à l'incrédulité. Un grand huit émotionnel. Les fauteuils inconfortables nous incitaient à nous lever souvent, et nous tournions comme des lions en cage. L'attente nous a semblé interminable.

Je me souviens qu'on m'a apporté les effets personnels de Marin et ses habits, qui avaient été découpés sur place, dans le bus. Parmi les affaires, j'ai vu un téléphone, qui s'est soudain mis à sonner. « Marin », affichait l'écran. C'était à n'y rien comprendre. Très agacée, j'ai décroché : « Allô, qui est-ce ? Que se passe-t-il ? » Clémentine, à la suite de l'échange de son téléphone avec celui de Marin, appelait pour nous avertir qu'elle était retenue au commissariat. Elle avait été emmenée pour faire une déposition au poste de police. Très inquiète, elle venait

aux nouvelles. Compte tenu de la situation, il m'était difficile de la rassurer. Je n'avais aucune idée de ce qui se passait au bloc opératoire. À ce moment-là, je devais faire confiance au neurochirurgien. Le domaine médical m'était inconnu et je n'avais vécu aucune expérience susceptible de m'aider à en savoir plus. Je lui ai dit : « Marin vient d'entrer au bloc, rejoins-nous dès que tu le peux. » Elle a éclaté en sanglots.

Clémentine est arrivée à l'hôpital aux alentours d'une heure du matin. Elle était la seule, parmi nous, à avoir été témoin de l'agression. Dans le bus, elle était en face de lui. Dès son arrivée, elle nous raconte, frénétiquement, ce qui s'est passé. Elle est marquée par une image, celle de Marin qui, après les coups assénés par son agresseur, se lève doucement de son siège, et s'écroule dans ses bras, en sang. *Comment en sommes-nous arrivés là ?* Nous lui avons conseillé de dormir un peu. Allongée sur les chaises inconfortables, elle a fermé les yeux et s'est immédiatement mise à hurler. Dans cette salle d'attente tombale, elle revivait le cauchemar.

Une tristesse infinie et un désespoir absolu que rien ne pouvait calmer me submergeaient. Des souvenirs, des moments, des paroles échangées se bouscuaient dans ma tête. Des images de ces vingt dernières années.

« Audrey entretenait avec Marin un lien extrêmement fusionnel et protecteur. Elle redoublait d'attentions pour lui. Le matin du jour de ses 9 ans, elle lui a offert une plaquette de présentation du parc Eurodisney. Marin a cru que cette plaquette était son cadeau d'anniversaire.

LA PREMIÈRE OPÉRATION ET LE LENDEMAIN

Mais elle lui a expliqué que le lendemain, ils iraient ensemble au parc d'attractions. Ça a demandé à Audrey un sacrifice financier important. Elle voulait tout donner pour son fils, quitte à se priver, elle. Seul le bien-être de Marin comptait. "Nous, on verra plus tard", disait-elle. Je passais après son fils, mais c'était logique »

Nicolas, le mari d'Audrey

Je me détends à l'évocation intérieure de moments où Marin me faisait rire – par exemple lorsqu'il se préparait durant des heures pour sortir. « Tu es infernal ! Nous n'avons qu'une seule salle de bains ! » Il me sourit et chante du Stromae en faisant le moonwalk : « Tu aimerais faire ta fête ; ta mère veut te la faire aussi, ta fête. »

Je repense au soir de ses 20 ans, 4 jours plus tôt. Il passe en coup de vent à la maison car ses amis l'attendent pour lui souhaiter son anniversaire et il est, comme à son habitude, en retard. Je déplore qu'il doive partir si vite, « ce n'est pas ainsi qu'on fête ses 20 ans !! » Il me rassure : « Nous aurons bien le temps de fêter mon anniversaire le week-end prochain. »

« Garde bien la bouteille que tu as dû acheter et fais-moi un bourguignon pour aller avec s'il te plaît ! Allez, je file, je suis en retard. »

Je reconnais que j'aurais certainement fait la même chose à 20 ans ! Boire un verre en famille et filer avec les copains.